

ALLEMAGNE
STALAG IV B



F. Salaberry C.S.A.
Chardley

ADIEUX, SANS REGRETS

Avant qu'un cycle ne se ferme.

Parmi les activités para-universitaires issues à l'entour de l'Université du Stalag IV B, le "Journal Parlé" fut l'une de celles qui gagna la plus large audience. J'en indiquais le programme lors de son anniversaire: "Dans une matière aussi fréquemment polluée par des infiltrations soit d'ordre politique, soit d'ordre financier, c'est un peu de l'esprit libre de l'Université que nous voudrions introduire..."

Le "Journal Parlé" était en bref l'horloge des événements de la semaine, mais voici que les 12 coups vont sonner qui annoncent la naissance d'un jour nouveau. Un cycle se ferme; un livre s'ouvre sur une page blanche. A l'existence finissante nous adressons, en ce dimanche 15 Avril, des adieux sans regrets. Mais, avant qu'elle ne tombe, je me dois d'exprimer au nom de l'Université notre profonde gratitude à ceux qui nous ont aidés à mettre sur pied les 81 séances de ce Journal Parlé.

Le merci aux étrangers

D'abord aux étrangers. A nos distractions, sorte d'illustration hebdomadaire du Journal, ont participé toutes les Nationalités d'un camp étrangement cosmopolite... des Anglais et des Russes; des Hollandais des Italiens, des Mexicains, des Canadiens; des Yougoslaves, des Américains et, aujourd'hui encore, des Polonais...

Pendant la captivité, les peuples se seront connus dans le pire d'eux mêmes: dans la rédaction à leurs instincts élémentaires à qui les ravale la misère; mais aussi dans le meilleur de leur âme, dans ce monde de l'ingéniosité artistique qu'ils bâtissent au dessus de leur foi blessée, pour s'y cramponner avec courage. Pris dans leur zone moyenne, les hommes sont différents; mais, aux deux extrémités, dans cet affaïssissement qui reste possible chez tous, dans cette exaltation à laquelle chacun peut atteindre, ils se ressemblent à s'y méprendre. Et, parce que les deux infinis sont dans tout homme, aussi bien que dans le reste de l'Univers, le langage de la misère, comme le langage de l'art, ne sont incompréhensibles à personne.

Nous connaissions trop les scènes de la misère. Nous avons invité les camarades de chaque Nationalité à se présenter de face, dans leur visage de noblesse: tels qu'ils sont, tels qu'ils veulent être, dans

L'indéfectible expression de leur génie qui les fait parents de leurs plus illustres voisins. Autrement les penseurs voudraient résumer l'homme en rédigeant une encyclopédie de ses connaissances. C'était une encyclopédie vivante qui vous était présentée. Elle portait à la compréhension de chaque peuple. Elle travaillait à la paix. Et cette besogne demeurait une tâche universitaire car, dans le délire d'un monde en flammes, l'établissement d'une atmosphère de respect mutuel s'encastrait naturellement dans les vœux de l'intelligence française que son mouvement pousse, malgré tous les obstacles, à l'universalité... Qui n'admettra qu'il serait hautement désirable que ces prises de contact se transformant, dans l'après-guerre, en échanges ~~mutuels~~ culturels réguliers afin que, d'une connaissance commune, sorte une commune amitié...

Le merci aux Français

mes remerciements, je les dois aussi aux Français: l'Orchestre Darcy, ces grands jours; à l'orchestres Hoté, plus familier; à la fanfare Campin, qui fait ébaucher un pas de départ; à la section d'escrime, à Houeix, Prosper, aux chanteurs divers, à Rouillard; aux chroniqueurs: Le Floch, Bibes, Caldray, Abadie,; à Weil, si patiemment dévoué; à Mart enfin qui, ayant tenu jusqu'au bout, sera appelé l'informateur du Stalag.

De quoi s'agissait-il, si ce n'est de fournir, avec une impartialité rigoureuse, ces nouvelles auxquelles notre sort était suspendu et de les classer avec joie ou tristesse selon leur relation avec l'intérêt français?... de les communiquer, telles qu'on pouvait les savoir en mettant en garde, par un appel à l'esprit critique le plus aigu, contre les interprétations tendancieuses des propagandes, et de les rapporter sur une carte nationale dont les longitudes passent par ce pôle de la grandeur du Pays qui, pour nous, ne diffère pas d'une justice rendue à tous comme d'une vérité à l'égard de tous, absente d'adulation?... On est français à visage découvert, ou on ne l'est pas. Même dans un Stalag, on ne dissimule point ses origines. La peine serait d'ailleurs perdue. Notre Histoire est trop grande, trop éclatante..., démesurée, elle déborde en tous sens et le monde entier a été maculé des empreintes digitales de notre race. La médiocrité nous est interdite. Ne se dissimule pas qui veut.

Lorsqu'on aborde un inconnu, d'abord on écoute ses paroles, mais bien vite on le pèse en lui-même et ce poids d'estime, qui dépend de sa qualité spirituelle, dépend aussi de sa fidélité à son peuple.

Il ne faut rien renier de sa Nation; ni ses gloires, ni ses fautes. On doit seulement souffrir de ses fautes et se taire, car le silence est encore de la fierté.

Vous dites: "Les Anglais... les Allemands... les Russes..". Mais, en parlant de vous, on dit aussi: "Les Français..." et, en vous, on juge la France. A l'échelle du Stalag, selon cette mesure qui n'est pas petite, nous sommes responsables des jugements portés sur notre Patrie. Cette deuxième leçon devait être sans cesse reprise par ce qui était, en notre captivité, l'université des Français.

Une image d'avant la libération

Mais ces thèmes ne rappellent plus que le passé.

Ces jours-ci, vous l'avouerez-je, je songeais, sans pouvoir m'en déprendre, à la vaste cuisine ornée d'un vaissellier d'une maison basque où, à gauche de la porte, se trouve sur une étagère un poste de T.S.F. Autrefois, mon petit neveu me demandait: "Voulez-vous le poste Parisien ou Radio-Paris...?" et, montant sur une chaise, il tournait le bouton jusqu'à ce que jaillisse la voix. Alors riant de satisfaction "C'est bien ce que vous vouliez?" questionnait-il... il ne connaissait pas d'autres postes, ne sachant pas lire encore...

Je me suis permis de vous confier cette image parce que je suis sûr que vous revoyez, à longueur de journée, une femme, une mère angloisée, un enfant qui ne connaît rien au péril, tourner de leurs doigts un bouton de T.S.F., attendant la nouvelle magique: "Allo, Allo, les prisonniers du Stalag IV B sont libérés". Nous regardons les cartes, mais nos familles aussi les regardent et, pour elles, Mülberg est bien le carrefour de leurs pensées.

L'épreuve s'achève.

Que Dieu nous protège parmi ces dernières circonstances.

Car nous reverrons notre pays.

Sois bénie notre terre, dans le fracas des cloches clamant la délivrance,

Dans le Te Deum extasié des grandes orgues,

Dans la fanfare des clairons ayant retrouvé leur haleine,

Dans les tours vertigineuses de tes cathédrales saintes,

Et dans les ailes ouvertes de la Marseillaise

Veillant sur l'Arc de Triomphe.

Mais sois bénie aussi dans tes villages modestes, tes maisons bosselées et les humbles fleurs qui bordent nos jardins,

Dans ton lait blanc, ton vin qui fait chanter,

Dans le silence, paisible comme une eau sans remous, de tes campagnes solitaires...

Autant que de pain et de cigarettes, nous aurons manqué d'émotions pures.

Mais tout ce que nous avons cherché avec passion sous le soleil livide des longs mois de Stalag - la tenacité, le courage, la force - nous sera rendu d'un coup, lorsque nous retrouverons notre terre.

Car tout cela c'est la France?

Et ce sera alors, très chers amis de cinq années d'exil,

Sans phrases, sans cris, dans un mutisme stupéfait,

Parmi nos plus beaux jours, le jour le plus beau.

- "Journal Parlé", le 15 Avril 1945

Le Recteur :